Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung

Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat

Band: 17 (1941-1942)

Heft: 14

Artikel: Nos opérations cinématographiques militaires au travail

Autor: Naef, Ernest

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-710737

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Nos opérateurs cinématographiques militaires au travail

Dans de nombreux domaines, et tout spécialement dans le reportage d'actualité, le cinéma s'est affirmé et a démontré ses innombrables possibilités. S'il est exact que le film permette des «montages» habilement construits, il peut aussi nous réserver l'image mouvante et sonore du réel, de la vérité absolue. Il suffit que les prises de vues soient tournées sans mise en scène de circonstance, sans décors, et que les «acteurs» ne soient point des comédiens. Dans le domaine militaire, hors de nos frontières, le cinéma est devenu à la fois un moyen d'instruction des troupes, et un narrateur de faits vécus.

En Suisse, ce fut en novembre 1939, dans le cadre de la Section «Armée et Foyer» de l'Etat-Major de l'Armée, que fut créée la sous-section des films de l'armée. La tâche qui s'offrit à ce nouvel organe militaire fut immense. Mais il fallut, en premier lieu, et pour que les débuts de cette nouvelle «arme» de notre défense nationale donne aussitôt un rendement satisfaisant, délimiter ses attributions et lui fixer ce que nous appellerons une «ligne de conduite».

Visions de notre défense nationale.

L'essentiel, dès qu'il est question de cinéma, est de disposer de spécialistes et de connaisseurs. S'il est relativement aisé de manipuler un appareil photographique, et de réussir à titre d'amateur de bonnes photos, attrayantes et originales, il est beaucoup plus difficile — pour ne pas dire impossible —, d'obtenir un tel résultat en «tournant» une bande cinématographique. Sur l'écran, le travail d'amateurs inexpérimentés touche facilement le ridicule, et souligne dans tous les cas leur insuffisance technique et leur inexpérience. La question du matériel est également de toute importance. Le côté artistique, enfin, n'est nullement à délaisser aussi, tant il est vrai que le cinéma possède désormais ses exigences dans cet ordre d'idées.

Ce qui revient à dire que même sur le terrain strictement militaire, il est d'innombrables faces du problème qui durent être étudiées très à fond, pour permettre de parvenir d'emblée à un résultat satisfaisant et heureux.

Les débuts de notre «service de films de l'armée» furent modestes. La première mission de ce service fut tout d'abord de donner aux troupes en service actif des séances de projections, dans un but d'instruction ou délassement.

Dès que la question des prises de vues fut au point, en avril 1940, ce service fut exclusivement chargé de l'exécution de films militaires. Il bénéficia d'emblée de l'expérience technique du Plt. Ad. Forter, revenu au pays à la mobilisation générale, et qui fut directeur de productions à Paris de 1930 à 1939. Ce spécialiste réussit même en 1935 un film qui fut couronné à la Biennale de Venise: **«Le voyage imprévu».**

D'emblée, le Plt. Ad. Forter s'attacha à la formule suivante: placer la réalisation de nos films militaires suisses sous le signe de **la réalité et de la vérité,** en écartant toute mise en scène et toute vision théâtrale.

Nos documentaires militaires suisses sont ainsi de magnifiques visions «prises sur le vif» de notre défense nationale, du travail de nos soldats, de l'activité de nos diverses armes. Il ne sont l'objet d'aucun «truquage» quelconque, ils sont la reproduction fidèle de notre vie militaire. Mais pour assurer à ces bandes cinématographiques la valeur artistique nécessaire, obligatoire, il fallut réunir un lot d'opérateurs militaires de qualité, spécialistes en la matière, et disposer également de «découpeurs» de classe, tant il est vrai que pour le montage d'un film, il sied de posséder des connaisseurs rompus à ce métier délicat.

Les résultats obtenus ont parlé d'eux-mêmes.

Une vingtaine de films remarquables.

A cette heure-ci, et sans tenir compte de certains reportages filmés réservés à nos archives militaires, notre sous-section des films de l'armée a tourné une vingtaine de bandes de réelle valeur. Cela représente plus d'un film par mois, ce qui constitue une moyenne fort honorable, d'autant plus que ces bandes, des courts métrages et des films-programmes, furent réalisés dans des conditions souvent très difficiles, en haute montagne, ou dans des régions où la prise de vues imposa de très sérieuses complications.

Au nombre des films sortis, et dont les succès ont été particulièrement mérités, relevons Alerte, Entrée en action des troupes légères (sans cavalerie), Soldats du piolet et du câble, Coup de main, Notre volonté de défense, Démonstrations de chars blindés, Entraînement physique, puis l'Ecole du cran, Passage forcé d'un canal, Cours d'introduction de S.C.F., Construction d'un pont, Cours alpin d'été, Chiens de liaisons, etc.

Pour tous ces films, le chef de production — pour se pénétrer de son sujet, et prévoir les vues qui seront à tourner — accomplit tout d'abord une «inspection des lieux», et suit certains exercices. Tout ce qui pourrait paraître d'un intérêt cinématographique secondaire est écarté. Il ne reste — «l'autopsie» du sujet étant accomplie — que ce qui **parlera** réellement sur l'écran, en tenant naturellement compte des possibilités pratiques et des moyens. Au début, les films étaient sonorisés par la suite, par disques synchronisés sur la bande. **Le combat rapproché** est de cette série. Grâce aux perfectionnements des appareils, et à l'effort constamment accompli, des bandes sonores sont désormais tournées directement.

En plus des courts métrages, notre service des films a réalisé également de grands films. C'est en particulier le cas de **Ceux d'En haut** (Berge und Soldaten), un film de toute beauté, tout simplement splendide. Il a fallu cinq mois de travail, dans les années 1940 et 1941, pour le mettre entièrement au point.

Cette bande présente une action continue, nullement établie sur un roman quelconque, et nullement «jouée». Il n'y a pas de dialogue fabriqué, aucune mise en scène, aucun artiste. Il s'agit uniquement de pages de vie militaire portées à l'écran avec une telle habileté, et une telle dextérité, que **Ceux d'En haut** constitue des visions du travail de nos alpins portés à l'écran, mais des visions qui forment un tout à l'écran, grâce à la continuité de l'action qui a pu être réussie. Les parties les plus spectaculaires de ce film sont assurément nos patrouilles en pleine action dans une avalanche, ou travaillant dans la tempête de neige. On ne sait ce qu'il faut le plus admirer du cran des hommes qui défilent dans le film ou de l'habileté et du courage des opérateurs qui devaient effectuer, en plus de leur labeur technique, le même travail que ceux qu'ils filmaient.

Une mission intéressante.

Notre service des films de l'armée accomplit en quelque sorte une double tâche. Grâce à ses productions, il permet à nos soldats de suivre le travail de leurs camarades d'autres armes, et il donne au public — tous les films étant remis gratuitement à nos établissements cinématographiques — la preuve du travail accompli méthodiquement par nos diverses unités. C'est une démonstration pratique de la valeur de notre défense nationale.

A l'heure actuelle, notre service des films vient de tourner une nouvelle bande en pays romand: **Patrouille de**

chasse. D'autres bandes sont naturellement en préparation, notamment un reportage sur nos détachements sanitaires alpins et un court métrage sur la défense anti-chars. Autant de bandes instructives, bien faites pour dévoiler à l'opinion publique, sans aucun «bluff», sans aucune exagération, sans aucune recherche, la raison d'être de notre armée.

Et dans le cadre de la production en ateliers, ajoutons que notre service des films sort aujourd'hui, tous les quinze jours, 20 copies en trois langues du même film, ce qui représente mensuellement en Suisse la présentation dans nos cinémas de 40 copies de deux films différents.

Grâce à l'écran, notre opinion publique peut se rendre compte désormais de l'adaptation de nos différentes troupes aux nécessités du combat moderne, de leur entraînement, des résultats acquis. A eux seuls, **Coup de main, L'école du cran,** et **Notre volonté de défense** sont trois films qui valent à leurs réalisateurs de très réels compliments.

Il est parfaitement heureux qu'un département des films ait été également ouvert en Suisse, dans le cadre de notre défense nationale. Il y a deux ans encore, il était bien rare de pouvoir suivre dans les «actualités» le travail de nos soldats. Cette lacune a été comblée avec raison. Et soyons aussi satisfait de la qualité des bandes qui nous sont offertes, qualité que nous devons en tout premier lieu à la valeur de nos opérateurs militaires et à leur travail technique intelligent et judicieusement ordonné. Cap. Ernest Naef.

Autour de la guerre

Les trois armées dont disposerait, en Sibérie, le commandement russe, sont placées sous le commandement du général Blücher.

Vassily Blücher est un russe cent pour cent, malgré son nom allemand qui, d'ailleurs, ne l'apparente nullement à son homonyme défunt: le fameux général prussien dont l'action fut décisive à l'issue de la bataille de Waterloo.

Originaire de la ville de Pechehonnié, il est descendant des anciens serfs d'un propriétaire foncier, Kourdroukov, colonel de la garde d'Alexandre Ier, et qui, en rentrant après la campagne de 1813—15, donna à l'un de ses paysans le nom de Blücher, en hommage au général prussien.

Blücher est né dans une famille mi-paysanne aisée, et a fréquenté le lycée. Pendant la grande guerre, il fut gravement blessé et réformé. La révolution de novembre 1917 le vit prendre rang dans le parti bolchevik.

En Oural, il forma les premiers cadres de l'armée rouge et combattit à côté du chef des partisans, Tchapaiev, dont le nom devint légendaire.

Promu général, il prit le commandement de la 42e division et fut envoyé dans le Sud. Sa division joua un rôle important dans la défaite du général Wrangel. Il la lança à l'assaut des fortifications de l'isthme de Perekop et elle pénétra la première dans la presqu'île de la Crimée, en traversant les marais salants de Sivatch, considérés comme infranchissables.

Par la suite, il devint le commandant tout puissant de l'armée russe spéciale d'Extrême-Orient, dite Otkva. Sa popularité fut grande jusqu'à fin 1938, puis on l'accusa d'avoir ourdi un complot démocratique et il tomba en disgrâce. Il est donc intéressant de le voir revenir aujourd'hui sur la scène militaire à la tête des armées de Sibérie dont on ne saurait dire encore de quelle manière elles seront engagées dans la guerre actuelle.

*

Le ministre des finances d'Italie a donné, à la commission budgétaire de la Chambre des faisceaux et des corporations, des chiffres sur les dépenses de guerre de son pays. Du 1er juillet 1940 au 8 octobre 1941, les dépenses exceptionnelles ont été de 76 milliards de lire. En moyenne, la guerre coûte cinq milliards par mois, en chiffres ronds, soit environ 166 millions par jour. Ces dépenses ont été couvertes notamment par 34 milliards de bons du Trésor à neuf ans et par 21 milliards de bons ordinaires, d'où il résulte que le financement de la guerre est dû pour une grande part (55 millions sur 76) à l'épargne nationale.

*

Dans son dernier discours à la nation russe, Staline déclarait: «Un second front de combat, en Europe, doit être créé de façon définie, dans un avenir immédiat», d'où il ressortait bien, semble-t-il, que le dictateur soviétique attendait de l'Angleterre qu'elle créât un front continental à l'ouest de l'Europe.

L'Angleterre l'entendit bien aussi de cette oreille, mais, puissance maritime avant tout, elle estima n'avoir comme armes contre le continent que le blocus et l'aviation de bombardement, jugeant le premier «insuffisant», la seconde «inefficace» pour décongestionner la Russie. C'est ainsi que ne pouvant frapper à l'ouest avec quelque chance de succès, elle a cherché à agir plus efficacement ailleurs en déclanchant l'offensive en Lybie dont on ne sait encore, à l'heure où ces lignes sont écrites, quels seront le résultat et les conséquences.

*

De part et d'autre, on s'attendait plus ou moins à ce que l'hiver ralentît les opérations de guerre en Russie. A ce jour, il est facile de se rendre compte qu'au contraire la bataille semble redoubler d'intensité et que glaces et neiges ne sont pas de nature à empêcher les déplacements d'armées bien équipées et dotées de moyens de transports mécaniques appropriés, si elles disposent de bons cantonnements. Mais là réside certainement le point le plus délicat de cette campagne d'hiver, du moins pour les troupes allemandes qui, au cours de leur avance, ne rencontrent, aux dires des Russes, que des villages en cendres et en ruines, état de choses provenant plus du fait de leurs propres destructions que de celles causées par l'artillerie et l'aviation ennemies.

La presse allemande affirme pourtant que ces destructions ne sont pas telles qu'elles empêchent toute possibilité de cantonner les troupes dans les villages conquis. Il est difficile de conclure dans un sens ou dans l'autre, mais il faut reconnaître que le froid n'arrête pas la progression allemande vers Moscou et que la question des cantonnements ne joue pas le rôle qu'on est tenté de lui attribuer.

*

La facilité avec laquelle l'armée allemande a franchi au cours de la campagne de France des fleuves qu'on considérait comme des obstacles redoutables, la Meuse, la basse Somme, la basse Seine, avait montré que l'état-major de la Wehrmacht avait poussé à un point que personne ne soupçonnait la technique du franchissement des lignes d'eau. On a parlé de certains des procédés employés pour ces opérations: canots et radeaux pneumatiques, filins d'acier établis sur des portants, fumées artificielles, etc. Il ne semble pas qu'aucune description d'ensemble en ait encore été donnée.

Les procédés utilisés ont dû être perfectionnés encore au cours de l'hiver 1940 à 1941. Il est certain que jusqu'à présent les cours d'eau de la Russie occidentale, la Duna, la Bérésina, la Luga, la Levat, le moyen Dniepr, la Desna, le Dniestr, le Bug, etc. ont été franchis avec une facilité relative, malgré les moyens en hommes et en artillerie dont les Russes disposaient pour leur défense. Mais certainement le franchissement le plus difficile fut celui du bas Dniepr. Si l'on songe que dans la dernière partie de son cours, ce fleuve mesure un à deux kilomètres de large entre des rives marécageuses, on imagine les difficultés de l'opération.

Il est certain que les procédés actuels diffèrent de plus en plus des anciennes méthodes de construction des passerelles sur flotteurs ou des ponts de bateaux (encore que ceux-ci restent utiles pour le passage du matériel lourd et très lourd, une fois la rive opposée conquise). Un rôle de premier plan paraît joué par les «canots d'assaut», canots blindés, et munis de moteurs, qui peuvent aborder à grande vitesse, sous le feu, la rive ennemie et y jeter en quelques minutes des effectifs sérieux. De toute manière, le franchissement des lignes d'eau reste une opération délicate qui demande une étroite coordination des mouvements et une parfaite collaboration des armes.